

ÉTAT DES LIEUX DES PUBLICATIONS NANTAISES

Dominique Coffin, Hervé Moëlo, Christine Ravazzoli

Cette analyse est circonscrite à trois types de publications, issus de 3 espaces sociaux représentatifs : écoles (journaux des écoles élémentaires publiques), quartiers (journaux des quartiers ex-DSQ coordonnés par des équipes municipales) et associations. Elle ne prend pas en compte les journaux de l'enseignement secondaire, ni les journaux «grand public», ni les journaux de l'inter-lycées, de groupements de jeunes produits par des foyers sociaux éducatifs ou des maisons de jeunes.

Concernant les écoles, 67 écoles publiques nantaises (57 élémentaires + 10 primaires) ont été interrogées par téléphone. Dans la plupart des cas, ce sont les directrices ou les directeurs qui ont donné les informations. Toutes les questions ont porté sur l'année scolaire précédente : 98-99. Pour affiner cet état des lieux, 523 articles issus d'une vingtaine de journaux d'origines variées ont été analysés au moyen d'une typologie de textes. La spécificité des journaux de maternelle explique qu'ils n'ont pas été compris dans ce panel. Ils mériteraient une analyse à eux seuls.

Les 6 journaux de quartier ont plutôt été analysés du point de vue de leur fonctionnement. Une enquête auprès des équipes de quartier a permis de mettre à jour les données concernant les moyens humains et financiers mis au service de ces publications de proximité.

L'état des lieux des journaux associatifs a été réalisé à partir d'une recension de 10 titres paraissant à Nantes (avec plusieurs numéros pour chaque titre). Ils ont été également analysés à l'aide d'une typologie de textes. La plupart du temps, un entretien complémentaire avec un ou plusieurs des rédacteurs du journal a été réalisé. Il n'est pas possible de donner un nombre de journaux, dits associatifs, paraissant à Nantes, ni même une fourchette, aucune étude n'ayant jusqu'à présent été faite à ce sujet. De plus la rapidité avec laquelle la majorité de ces petits organes d'expression naissent et meurent, fait écho au dynamisme des associations.

♦ Les journaux d'écoles élémentaires

35,8 % des écoles publiques élémentaires (24 / 67) ont fait paraître l'année dernière au moins un journal. Elle représentent 26 titres de journaux (2 écoles à 2 titres) qui ont produit au total 83 numéros. 64,2 % des écoles publiques élémentaires (43 / 67) n'ont pas produit de journaux l'année dernière. Deux d'entre elles font écrire les enfants dans des journaux de quartier.

Globalement, tous ces journaux sont à la fois jeunes et relativement éphémères. Le plus vieux date de 1993. Un second et un troisième datent de 1994 et 1995. Deux de 1996. Un de 1997 et 3 de 1998.

Dans les journaux d'école, on «raconte» bien plus qu'autre chose. Le discours narratif arrive très nettement en tête dans 1/4 des 523 articles analysés. Il est aussi le mieux réparti dans tous les journaux, n'étant absent que de deux exemplaires. Il y a un véritable poids du narratif. Habitude, goût, facilité ? Quoiqu'il en soit, il se fait au détriment d'autres genres d'écrits. S'accordant bien avec les discours explicatifs et descriptifs, il a tendance à chasser les écrits argumentatifs et tout ce qu'on appelle «textes d'opinion» que l'on retrouve dans certains cas, isolés, dans des journaux aux profils assez typés.

La fiction et le récit servent aussi comme moyens de transition entre soi et la réalité. C'est une façon de ne pas affronter le réel de façon froide et directe, contrairement au texte argumentatif (bien plus minoritaire) qui contraint les enfants à un certain réalisme. Cette difficulté de voir les choses telles qu'elles sont sans se «raconter d'histoires», explique la création d'un genre particulier : le texte impressionniste qui évoque des émotions sans passer au jugement. C'est une écriture intermédiaire, quand la prise de distance et la prise de position sont trop difficiles.

Les textes de description ont souvent pour origine une contrainte de communication assez forte : faire passer une information ou écrire sur une activité (beaucoup de témoignages sans doute induits par les adultes sur les activités d'ateliers de l'école). Il peut aussi s'agir d'une expérience vécue personnellement mais sans intensité. Quand le vécu est fort, l'article devient vite un texte d'impression qui donne à lire des emportements enthousiastes (« Génial ! C'est triste que ça s'arrête » ou « J'ai peur de la 6ème ! »). Le descriptif ressemble parfois à une émotion ratée.

Qui publie le plus ?

Les sorties de journaux sont plus nombreuses en ZEP mais pas de façon si massive qu'on pourrait le croire.

ZEP.....	46,5 %
écoles de centre ville.....	35,7 %
écoles intermédiaires.....	31%

Plus que le nombre, la fréquence est le critère qui fait la différence : c'est en ZEP qu'on publie plus souvent.

Nombre de journaux par an en ZEP ou assimilé

3 numéros.....	5 écoles
4 numéros.....	1 école
6 numéros.....	2 écoles
7 numéros.....	1 école
8 numéros.....	1 école

Nombre de journaux par an en centre-ville ou assimilé

1 numéro.....	1 école
2 numéros.....	2 écoles
4 numéros.....	1 école
5 numéros.....	1 école
3 numéros.....	2 écoles

L'explication par des moyens financiers et humains plus importants est tentante mais elle a ses limites : elle ne permet pas de comprendre cet écart entre le nombre et la fréquence de journaux. C'est le recoupement avec l'analyse des types de textes qui ouvre une piste intéressante en renvoyant à la fonction même du journal. Les journaux de centre ville se distinguent assez nettement par une domination du narratif : on y raconte plus, on y décrit plus, on manipule plus la langue (peut-être la version moderne de la rédaction d'autrefois). De leur côté, les journaux de ZEP produisent une écriture plus impressionniste et argumentée : on y écrit plus volontiers pour dire son point de vue sur la réalité que pour la raconter. On comprend ainsi qu'il n'y a pas la même nécessité de produire un journal qui cherche à suivre le fil du temps. Un journal qui raconte et décrit peut se permettre de sortir de façon aléatoire. Un journal qui cherche à orienter le regard des enfants vers le quotidien se contraint à paraître au minimum une fois par trimestre. C'est sa crédibilité qui est en jeu : une tribune qui permet de prendre la parole doit être disponible de façon régulière.

Combien de pages ?

Sans que la tendance soit nettement marquée, le nombre de pages tend à se rapprocher du classique 4 pages au fur et à mesure que la parution se fait plus régulière. Un rythme de parution de magazine fait évidemment augmenter les pages, allant parfois jusqu'à 20. Moins on publie souvent, plus on publie un grand nombre de pages.

Moyenne du nombre de pages selon le nombre de parutions :

- 10,5 pages en dessous de 4 numéros par an
- 7 pages au dessus de 4 numéros par an
- 5 pages au dessus de 5 numéros par an
- 4,25 au dessus de 6 numéros par an

La encore, le type d'écriture subit une influence : plus on publie souvent, moins on raconte. Moins on publie, plus on compile des textes. À *moins de 2 numéros par an*, le journal est plus proche du «recueil de textes» que d'une tribune libre permettant de s'emparer de la parole écrite. Apparaît aussi le phénomène des parutions accidentelles : on attend que le journal se remplisse avant de le faire sortir. L'existence du journal est rendue fragile et il faut essayer de sortir de cette zone dangereuse : arrêter ou passer à des parutions plus fréquentes. *Entre 3 et 4 journaux par an*, on voit émerger la fonction «magazine» du journal : plus épais que la moyenne, on y trouve des reportages, des portraits... toutes sortes de textes qui «exposent» la vie de l'école en abordant l'actualité avec une certaine distance temporelle. *Au delà de 5 journaux par an*, la prise de parole parvient à être plus quotidienne.

Qui écrit ?

La participation des adultes à la rédaction est très rare. Seules 2 écoles ouvrent le journal (aux acteurs de ZEP et à une association de parents d'élèves). Les journaux associent toujours au moins deux cycles. Dans quelques rares exceptions, il y a deux journaux : un pour chaque cycle.

Un comité de rédaction se réunit parfois mais, le plus souvent, l'écriture se fait pendant des «ateliers journal». Il arrive aussi que les textes soient produits au fur et à mesure. Quelquefois, le journal est relié à un conseil d'enfants. Peu de journaux d'école sont orientés vers l'extérieur.

Parfois, des problèmes de censure agitent l'école mais ils relèvent plus souvent du respect de l'intimité et l'émotion plutôt que de l'opinion, comme si les débats sociaux et politiques étaient loin.

Les écoles sans journaux

Sur les 42 écoles sans journaux, beaucoup y pensent ou le font d'une autre façon : 15 en ont le projet, 5 en font en classe, 4 en ont fait un, 2 participent au journal de quartier, une évoque des problèmes matériels, une fait un journal radio... Parmi les 4 écoles ayant abandonné un titre déjà paru, on évoque de la lassitude, une insatisfaction ou des personnes qui ont quitté l'école (changement de direction surtout...). L'existence d'un titre est tout de même un atout important : certaines écoles entrevoient d'autant plus facilement la mise en route du projet qu'elles ont gardé en mémoire l'existence passée d'un titre. Dans certains cas, il n'y aurait plus, si l'on peut dire, qu'à le réveiller. Dans d'autres, il y a une sorte de devoir moral d'en relancer la publication.

♦ Les journaux de quartier ¹

Les journaux de quartier à Nantes sont réalisés par des habitants avec le soutien de la ville dans les 5 quartiers d'habitat social faisant l'objet d'une procédure de Contrat de Ville. Ils ont pour titre *L'Écrit de Bellevue*, *Couleur Locale*, *Mosaïque*, *Zest* et *Malakocktail*.

Les journaux paraissent une fois par trimestre, ils sont tirés à 5 000 exemplaires environ, ce qui correspond au nombre de logements des quartiers HLM concernés avec parfois une petite extension de la diffusion en périphérie de ces quartiers. Ils sont distribués gratuitement dans les boîtes aux lettres sauf *Mosaïque* à Nantes Nord qui est mis en dépôt dans les lieux publics et chez les commerçants. Le premier journal *Couleur Locale* est né en 1991 aux Dervalières. Les 4 autres ont été créés rapidement après.

Le nombre de pages a évolué selon les quartiers (en plus ou en moins) mais il s'est stabilisé aujourd'hui à 16 pages pour l'ensemble des journaux. Sa sortie trimestrielle ne permet pas de réagir rapidement à ce qui se passe dans un quartier. Chaque comité de rédaction a néanmoins la possibilité d'éditer des numéros spéciaux : soit à l'occasion d'un événement particulier, soit pour faire passer des informations ponctuelles (les activités socioculturelles en périodes de vacances scolaires par exemple). A Nantes Est, une expérience d'un "4 pages" mensuel, *Le Zest Pressé*, a été tentée afin de pouvoir coller un peu plus à l'actualité du quartier, mais une étude de lectorat a révélé que ce "4 pages" n'intéressait pas beaucoup les lecteurs et l'expérience a été abandonnée.

En outre, des suppléments sont édités régulièrement comme à Nantes Nord avec le supplément *École*. Des numéros hors séries peuvent également paraître (par exemple à l'occasion de la création d'une BD sur l'histoire du quartier de Bellevue par un habitant dessinateur).

Le coût d'un journal est d'environ 30 000 francs par numéro. Ce qui fait un budget de 120 000 francs par an et par quartier. Les financements sont exclusivement publics : Ville et Etat. Cette double participation financière est liée au fait que ces journaux sont considérés comme des outils de valorisation des quartiers et s'inscrivent dans les objectifs des procédures contractuelles de développement des quartiers prioritaires.

Qui écrit ?

Le principe du journal de quartier est d'être un outil d'expression des habitants. Il est coordonné par un membre de l'équipe de quartier qui a la charge de l'animation du comité de rédaction. Il s'agit aujourd'hui d'emplois-jeunes, recrutés pour cinq ans. Ce comité est composé principalement d'habitants mais, dans certains comités, il y a des professionnels ou des élus du quartier qui viennent à titre personnel. L'animateur a aussi en charge la coordination des différentes phases de réalisation du journal.

«Savoir écrire» n'est pas une condition de participation au comité de rédaction auquel on participe plus volontiers pour le lien social qu'il représente. L'animateur du comité de rédaction est très souvent sollicité pour accompagner un habitant ou réaliser des entretiens, écrire ou réécrire un article. L'ensemble des articles fait, au minimum, l'objet d'un double contrôle par le directeur de publication, qui est le chef de projet sur le quartier, et par l'élue municipale en charge des journaux de quartier.

D'un comité de rédaction à l'autre, des différences importantes existent à la fois sur le nombre de rédacteurs (qui peut varier de 4/5 à une trentaine), et sur le fonctionnement : par exemple dans 2 quartiers il est fait appel à un

¹ Cet état des lieux est une vue de professionnels de la ville ayant en charge les journaux de quartier et non pas la vision des personnes qui constituent les comités de rédaction, ni celle des lecteurs des journaux, ni même celle des élus.

professionnel du journalisme pour accompagner les rédacteurs dans l'écriture des textes, des titres, la forme de l'article, etc.

Le choix du sommaire est toujours travaillé en comité de rédaction mais l'équipe de quartier, grâce à sa fonction transversale, dispose de beaucoup d'éléments sur tous les projets concernant le quartier. Elle est mieux positionnée que le comité de rédaction pour proposer des articles et faire passer des informations *via* le journal. Le thème des aménagements urbains en particulier est très présent. D'autres thèmes comme la culture, le sport et l'école sont également développés dans tous les journaux. Deux à quatre pages sont réservées aux enfants des établissements scolaires du quartier. Les écrits d'enfants, parfois jugés trop descriptifs ou narratifs, font l'objet d'une réflexion sur la manière de faire évoluer ces textes vers une approche plus sensible de l'expression enfantine.

Les lecteurs

Si on sait à qui s'adresse le journal, c'est-à-dire les habitants et les professionnels travaillant sur le quartier, on sait en revanche un peu moins bien qui le lit.

Trois études de lectorat, un peu anciennes maintenant, ont été réalisées. Une d'entre elles faisait apparaître les éléments suivants : plus on était impliqué dans le quartier, plus on avait un réseau de connaissance important, et plus on lisait le journal. Une étude sur l'*Écrit de Bellevue* a révélé que c'était surtout les femmes qui le lisaient, et parmi ces femmes, plutôt des retraitées. Les tentatives d'enquêtes par questionnaire jointes au journal se sont révélées infructueuses (très faible taux de retour). Les pages blanches de type «écrivez-nous» n'ont également guère de succès dans la plupart des journaux.

Les objectifs

Depuis son origine le journal s'est fixé comme objectif de renforcer l'identité du quartier, et de valoriser les initiatives et les expressions d'habitants. L'enjeu, à travers le comité de rédaction, réside dans la mobilisation des habitants et le renouvellement du comité par l'arrivée de nouvelles personnes. Un journal s'est arrêté de paraître pendant plusieurs mois, faute de comité de rédaction. *A contrario*, un autre accueille toujours de nouvelles personnes, la production d'écrits est importante et des débats animés s'engagent lors du choix des articles et des textes.

Déontologie

Le journal s'est doté de règles déontologiques qui, soit sont contenues dans la charte des journaux de quartier (par exemple, quelles que soient les fonctions exercées, tout membre est un habitant), soit existent sans être écrites (par exemple, «on ne dénonce pas son voisin», ou «on ne tient pas des propos racistes»).

♦ Les journaux associatifs

Deux catégories de journaux sont repérables :

- ceux qui sont nés d'une réelle volonté associative pour devenir le véhicule des activités culturelles, sportives ou des informations propres à l'association (ils sont généralement conçus dans un esprit généraliste et rassemblent un grand nombre d'articles diversifiés) ;
- ceux qui se focalisent sur un thème ou un sujet précis, type journal support d'un atelier d'écriture, ou journal d'association syndicale familiale porteur de dossier d'information. Ces journaux correspondraient plutôt à un type «hors série», puisqu'ils se fixent sur un seul thème et le travaillent.

Données chiffrées et constat technique

Concernant les journaux associatifs, le **nombre de numéros** produits depuis leur naissance varie de 2 à 32, et peut-être plus. Certains, en effet, ne dépassent pas l'année alors que d'autres ont plus de 10 ans d'existence. Il faut aussi prendre en compte le fait que le titre d'un journal peut changer ou évoluer pour mieux correspondre au contenu. Ceci est souvent lié aussi à un changement d'équipe.

La **moyenne des parutions observée** est d'environ 3 numéros par an, non pas tant en raison de problèmes d'inspiration ou de manque de sujets intéressants, mais plutôt en raison des disponibilités demandées pour la rédaction et la réalisation à une équipe souvent restreinte, qui plus est constituée en majorité de bénévoles. Le **format** est essentiellement du 21 x 29,7. Le nombre de pages va de 4 à 30, mais le type le plus courant est de 8 pages. Les **tirages** sont également très dissemblables puisqu'ils peuvent être de quelques centaines d'exemplaires à plus de 3 à 4 000. Les moyens consacrés à ces tirages vont, en conséquence, de la photocopie au tirage chez l'imprimeur, le budget consacré passant de quelques centaines de francs par numéro à plusieurs milliers (7 à 8 000 F). Ces journaux comportent très souvent des photos, rarement de bonne qualité technique.

Les modes d'écriture

Les journaux associatifs émanant d'une association, ceux que l'on a qualifiés de «généralistes», apportent souvent un éclairage historique par des articles à forte dominante documentaire ou à valeur de témoignage sur un fait du passé, un bâtiment particulier, un élément exceptionnel de l'environnement des habitants. Le but est clairement affiché : faire découvrir et faire naître un attrait, recentrer vraiment l'appartenance à un quartier, à un noyau d'habitants.

Généralement des informations peuvent être données sur les activités passées par des textes très souvent narratifs et descriptifs alors que les activités à venir sont portées par des textes à forte valeur injonctive («*n'hésitez pas...*», «*venez partager...*»).

On trouve parfois un portrait d'habitant de type narratif ou interview selon la personne choisie et le rédacteur. Parfois apparaît également de la publicité sous forme d'article sur le lieu ou la personne plutôt qu'un encart.

Pour ces journaux, la maquette est très serrée, sans doute à cause d'un nombre (peut-être trop) important d'articles, ce qui peut aussi expliquer qu'il y ait très peu de devinettes, de jeux ou de mots croisés...

Un seul exemple de journal propose une enquête qui s'adresse directement au lectorat. Cette enquête a porté sur l'expression des intérêts des habitants à leur cadre de vie, aux lieux d'animation et aux activités proposées par la municipalité en amont d'un Carrefour des Citoyens. Cette démarche, importante et originale, n'a cependant pas eu d'écho à la mesure de la place très importante que ce journal tient sur le quartier.

Pour les journaux associatifs émanant d'ateliers d'écriture ou d'associations syndicales des familles - ceux que l'on a qualifiés de «hors série» - deux types de textes sont majoritaires : un aspect rhétorique très fort (de nombreux poèmes ou maximes qui sont portés par les premiers types de journaux) et un mode d'écriture très fortement explicative.

Qui écrit ?

Les **rédacteurs** sont la plupart du temps le noyau dur des associations ou les responsables des structures qui s'expriment. Leur nombre varie de 2 à 7. Dans le cas des journaux généralistes, ils sont la plupart du temps organisés en comités de rédaction dont les fonctionnements diffèrent en fonction de la taille de l'association, de son audience et de la

constitution du groupe de rédacteurs. Il va de la simple organisation des articles par le tri, jusqu'au débat animé et argumenté pour savoir si l'on doit envisager de publier tel ou tel article en raison de son contenu. Lorsque ce sont plus des journaux de type «hors série», il semble que l'existence d'un comité de rédaction ne se pose pas de la même manière. Le support devient l'enjeu global du thème ou des thèmes envisagés, l'objectif de départ étant de concevoir un produit déjà défini en nombre de pages et en titrage d'articles.

Les appels à collaboration d'écriture pour des articles complets ou des participations régulières se retrouvent souvent dans les colonnes de ces journaux, soit au sein des éditoriaux, soit sous forme d'un entrefilet injonctif. Les rubriques qui tentent de donner la parole à tous se nomment : «*À vos crayons* », «*Vie du quartier...* ». Les appels sont récurrents, mais d'après les témoignages et les signatures d'articles, les auteurs sont peu nombreux. La plupart du temps, les mêmes noms reviennent de numéro en numéro.

Lorsqu'ils sont issus d'une association, ces journaux comprennent quelquefois des articles des écoles du quartier - voire des pages complètes. Certains ont même ajouté des pages spécifiquement dans ce but. Les mêmes donnent des informations générales ou spécifiques sur les programmes des équipements culturels ou sportifs du quartier.

Dans ces cas peu nombreux, le journal associatif joue quasiment le même rôle qu'un journal de quartier. Certains des membres du comité de rédaction de journaux associatifs sont d'ailleurs aussi membres du comité de rédaction du journal de quartier lorsqu'il existe.

Qui lit ?

Les journaux associatifs peuvent être vendus. En général, pour une somme modique (2 à 3F), chez les commerçants du quartier, mais aussi, pour un de ceux que nous avons analysés, à la criée le jour du marché. Cependant, la plupart du temps, ils sont distribués gratuitement, mis en tas chez des commerçants, à l'occasion de manifestations de l'association ou dans les boîtes aux lettres. Un des journaux répertoriés est distribué par le facteur (moyennant une rémunération de La Poste). Ceci est possible car l'association porteuse a les moyens d'assurer cette particularité, mais aussi parce que le micro quartier sur lequel ce journal est produit, constitue une réelle entité territoriale qui ne bénéficie pas d'organe d'expression écrit de la part de la Ville. Ce journal a un tel impact que les personnes limitrophes du quartier, qui ne sont donc pas desservies par le

même préposé de La Poste, réclament auprès de l'association, les numéros qui ne leur parviennent pas.

Certains sont **lus par un public très restreint** relevant de structures d'insertion ou d'accueil car leur diffusion cible les lieux d'accueil de ces personnes. Il s'agit surtout des journaux qualifiés de hors série. Dans ce cas, ils ne parviennent pas toujours à la famille, encore moins aux enfants.

À l'autre extrême, certains, généralistes, sont parfois si **largement distribués** que chaque habitant peut y avoir accès. Ils sont très lus, ils sont commentés et le lectorat est en général très fidèle et impatient de se le procurer. Il s'agit souvent des journaux qui jouent le rôle de journaux de quartier.

Parfois aussi, ils sont lus ou achetés par la famille parce qu'il y a l'article de la classe, du proche, ... mais pas toujours régulièrement. Comme cela était déjà exposé précédemment, ces journaux, même s'ils sont lus, restent l'organe d'expression de très peu d'habitants. En effet, même si les sollicitations sont fortes et récurrentes, le lectorat reste consommateur, et, même à l'occasion d'enquêtes, n'agit pas sur ce média. Il l'apprécie, mais ne souhaite pas visiblement s'en rendre acteur.

◆ Analyse comparée

Les trois types de journaux soulèvent des problématiques spécifiques qui apportent des contre-éclairages mutuels instructifs.

Du côté de l'école, le lien entre fréquence de parution et subjectivité du point de vue mérite d'être souligné : ce sont les journaux proches de l'expérience, qui parviennent à éviter que le journal ne prenne la place d'autres types d'écrits narratifs ou fictionnels - évitant ainsi l'écueil du fameux «recueil de textes» évoqués par certains enseignants. Ce sont encore les journaux aux parutions fréquentes, qui publient les textes les plus personnels et les plus subjectifs. La proximité temporelle semble permettre aux enfants de rapprocher prise de parole et quotidien.

Ce lien entre type d'écriture et type de parution fait entrevoir à quel point un cadre de production a un impact sur la production et le respect de sa ligne éditoriale. A partir de là, il est même tentant de distinguer les journaux à fonction «démocratique», les journaux à fonction «pédagogique» et les journaux à fonction «informatrice» - voire communicationnelle. Entre le prétexte pédagogique des journaux

d'école (écrire des types de textes dans un contexte de communication réelle) et la valorisation médiatique des événements de l'établissement, on peut toujours craindre que le journal ne serve que trop rarement à l'expression de l'opinion des individus dans un groupe social. Signe de cette hésitation : l'absence des adultes. La participation de l'équipe éducative, mais aussi des parents, d'habitants, de professionnels de l'écrit, d'auteurs peut «désinfantiliser» les journaux en en faisant d'authentiques lieux d'expression sociale au-delà du simple outil pédagogique. La participation des enfants aux journaux de quartier est signe supplémentaire de ce désir d'ouverture de la parole enfantine au-delà du champ scolaire.

Cette distinction vaut partiellement pour les journaux de quartier. Même s'ils s'inscrivent plutôt dans la «parole donnée» que dans la «parole prise», ils ont une véritable fonction sociale en tant que leviers pour l'organisation collective. Avant d'être un lieu d'écriture, le comité de rédaction constitue d'abord un espace où se créent du lien social, des échanges d'idées et de la confrontation. C'est pourquoi il n'est pas nécessaire de savoir écrire pour en faire partie. Pour certains membres, le comité de rédaction permet d'avoir l'information avant les autres. Pour d'autres, c'est un lieu de rencontre. Chacun peut apporter sa compétence et son savoir-faire dans un autre domaine que celui de la rédaction d'articles : dessin, photo, recettes de cuisine, création de jeux ou mots croisés... Comme dans une école, le contexte d'écriture apparaît comme une offre : les habitants sont sollicités pour participer à un journal qui n'existerait pas sans eux.

Partagés entre l'échange d'informations, d'idées, et la communication de ce qui se passe dans le quartier, ces publications ont une fonction commune avec les pages locales des quotidiens régionaux. Il y a peut-être un risque de perdre de vue la spécificité des écrits de proximité, en transformant, le temps d'un article, des habitants en apprentis journalistes.

Très régulièrement, les journaux d'associations reprennent dans l'éditorial les «objectifs» qui le sous-tendent : « *Notre vœu est que ce périodique puisse être le trait d'union entre les membres des différentes sections d'activités (...) mais aussi porteur d'informations auprès des habitants du quartier.* » Cela s'exprime souvent par des rappels d'objectifs citoyens, du souhait de rester neutre et impartial (respecter « *la sensibilité politique, religieuse, philosophique, de chacun.* ») tant

au niveau des commentaires sur des manifestations propres à l'association que par rapport à des événements initiés par la municipalité. Un autre propos est celui de rester autant qu'on le peut objectif. Un journal peut accueillir l'arrivée d'un autre journal sur le quartier mais il rappelle son objectif premier : « *Le journal est le journal de l'association ... qui le finance et que vous retrouverez donc toutes les informations relatives à ses activités. C'est aussi et avant tout "un journal de quartier avec une poignée de journalistes amateurs et de nombreux sujets abordés, les défauts, des qualités..."* » Comme certains journaux d'école et certaines pages de journaux de quartiers, on peut dire que ces journaux servent aussi de « vitrine » aux associations qui les produisent. Il s'agit, certes d'informer et de débattre, mais aussi de communiquer.

La fragilité de toutes ces publications est réelle. Même si l'arrivée des emploi-jeunes dans les écoles ainsi que le développement des outils informatiques, laissent espérer des conditions de production plus confortables, c'est vraisemblablement une réflexion de fond sur les raisons d'être et la spécificité de telles publications qui manque le plus souvent. Parce que le journal a perdu l'aspect novateur de ses origines et qu'il devient un phénomène normal, pouvant trouver sa place dans des enseignements très traditionnels, il est urgent de prendre conscience de toutes les dérives dont il peut être victime.

Les journaux de quartier ont des moyens budgétaires et humains qui en font des outils de qualité, de valorisation du quartier et des initiatives locales. Ils leur assurent une pérennité que l'on ne retrouve pas dans les journaux associatifs ni dans les journaux scolaires. Leur fragilité est ailleurs : le financement à 100% sur des fonds publics et le contrôle exercé ne permettent pas aux journaux d'être un moyen d'interpellation critique ou polémique des pouvoirs publics. Et c'est bien la question de leur statut qui est ainsi posée. Les financeurs peuvent-ils accepter d'être mis en cause par l'outil qu'ils financent ? Est-ce que l'autonomie d'un journal de quartier est possible ?

Les moyens financiers, humains et techniques des associations sont incomparables. Les journaux hors série présentent une réelle originalité, et bien que de diffusion plus restreinte, ils semblent correspondre à un objectif bien clair et très orienté. Ils sont réalisés bien souvent avec des moyens très restreints, ce qui ne facilite pas l'accès à leur contenu car ils apparaissent comme des feuilles de peu d'importance, du type tract ou reprographie, avec les

moyens du bord. Les journaux généralistes présentent parfois un grande similitude de composition avec les journaux de quartier : mêmes appels à candidature, et bien souvent mêmes réalisateurs, mêmes producteurs et mêmes lecteurs. Ils présentent même parfois des similitudes de composition.

De l'école à la mairie annexe, du collège à l'association de quartier il n'y a souvent que quelques pas. Dans toutes ces publications, la continuité des lieux ne va pas de soi. Il est tout autant difficile d'employer le terme de concurrence que celui de complémentarité. Revenir aux problématiques communes à toutes ces productions, la plupart du temps cloisonnées dans leurs fonctionnements et leurs intérêts, représente un véritable enjeu : donner aux acteurs eux-mêmes les moyens de penser aux fondements de leurs actes d'écriture, redonner des horizons larges et aérés à des publications prises dans des tensions d'intérêts. En d'autres mots, trouver les moyens d'éviter que l'accoutumance, la mode et la complaisance, ne l'emportent sur la nécessité.

Dominique COFFIN - Mission Lecture
Christine RAVAZZOLI - Mission générale - Actions territorialisées
Hervé MOËLO - Centre de Ressources Ville

On a toujours tendance à se placer en disant « les autres », « les gens ». On fait partie des gens. On fait partie des autres. (...) Je crois qu'on ne peut pas avancer seul.

Laure, plasticienne

Il y a quelque chose qui me surprend. On dit toujours « les habitants du quartier » comme si c'était une entité. Comme si tous les habitants du quartier étaient intéressés par le journal du quartier. C'est pas parce que j'habite Rezé que je ne m'intéresse qu'à ce qui s'écrit sur Rezé. Je m'intéresse autant à ce qui s'écrit à Grenoble sur certaines expériences ou à l'autre bout du Vietnam. Se limiter au quartier, ça m'effraie un peu...

Catherine, bibliothécaire